

Christophe Etemadzadeh

LES CHAISES VIDES

NE PLUS JAMAIS ENSEIGNER



DENOËL

Les Chaises vides

DU MÊME AUTEUR

Zardosht et autres pièces du puzzle, Gallimard, 2006

Christophe Etemadzadeh

Les Chaises vides

Ne plus jamais enseigner

DENOËL

*Si la réalité vous dérange,
dites-vous que c'est une fiction.*

Je m'appelle Victor Després, et je me propose de dire ici la vérité sur mon expérience de professeur. Je ne vous cache pas que cette excursion à travers différents cercles de l'Éducation nationale ressemblera parfois à un voyage au centre de la bêtise. Jugez plutôt : il y aura des élèves, des professeurs de toutes disciplines, des formateurs de l'IUFM, des chefs d'établissement, des conseillers d'éducation, des surveillants... Ne vous attendez pas à trop de subtilité.

Pardonnez enfin à votre guide s'il lui arrive de se montrer grossier. J'ai conservé de mon ancien état de déplorables habitudes.

Le collègue Truc

Se faire respecter (première partie)

Juin 2002.

Professeur stagiaire depuis neuf mois, je suis heureux et fier de servir l'État. J'enseigne le français au collègue Truc. Le français est cette matière importante qui permet aux élèves de comprendre les énoncés de mathématiques. (Du moins en théorie, parce que en pratique il faudrait que les élèves comprennent ce que je raconte, moi, et comme il n'y a pas de cours pour le leur expliquer, on n'en sort pas.)

Juin 2002, donc. Huit heures du matin.

« Bonjour à tous. Vous pouvez vous asseoir. Sortez vos affaires et prenez le manuel,

nous allons corriger l'exercice qui était à faire pour... Jordy! Qu'est-ce que tu fais encore debout?

— J'veux pas m'asseoir, m'sieur.

— Pardon?

— J'm'assois pas.

— Comment ça, tu t'assois pas? Bien sûr que si, tu t'assois. Dépêche-toi.

— Nan. »

Jordy, que j'exclus une fois par semaine pour maintenir entre nous une relation pédagogique optimale, me fait son plus beau sourire.

« Bon, Jordy, ça suffit. Tu t'assois ou je te vire. Choisis.

— J'm'assois pas, m'sieur. »

J'en entends qui pouffent.

« Puisque tu ne t'assois pas, tu sors. Le temps de faire ton rapport... Voilà. Soufiane, merci d'accompagner Jordy au bureau de la vie scolaire. »

(Je précise que depuis quelques semaines, pour perdre moins de temps en classe, je *préremplis* chez moi mes rapports d'exclu-

sion. Tout y est ou presque : le nom de l'élève («Jordy Corlot»), le motif («Refuse de se mettre au travail et perturbe le cours»), et ma signature. Il n'y a plus qu'à indiquer la date.)

C'est là que ça se corse :

«Nan, m'sieur, j'veais pas à la vie scolaire. J'm'en fous, j'reste là.»

Rires dans la salle. Soufiane est déjà à la porte. Le rapport à la main, il attend, l'œil goguenard.

Je me dirige vers Jordy avec l'intention de le mettre à la porte d'une façon ou d'une autre, mais il contourne en riant la table à côté de laquelle il se trouvait. La perspective de jouer au chat et à la souris avec moi paraît l'enchanter. La classe jubile comme devant un dessin animé de Tex Avery.

Une vocation

Comment en suis-je arrivé là? Et d'abord, pourquoi suis-je devenu prof? Fils d'ensei-

gnants, étais-je prédestiné? J'ai suivi le parcours classique : à dix ans, je voulais être empereur; à quinze ans, je disais — au grand scandale de mes parents — que si je n'arrivais à rien, eh bien! je ferais prof; à vingt ans je compris que je n'arriverais à rien, mais j'espérais vaguement enseigner à l'université, où la fonction me paraissait moins avilissante; à vingt-quatre ans j'obtins le CAPES et rien d'autre. Le CAPES, je le rappelle, permet d'enseigner au collège et au lycée, tandis que l'agrégation assure un poste au lycée et offre des chances d'accès à l'enseignement supérieur. Moi, je voulais l'agrégation, au moins pour crâner, et je ne m'étais inscrit au CAPES qu'afin d'avoir, en cas d'échec au premier concours, une sorte de lot de consolation... que je fus, pour finir, bien content de décrocher. À ce genre de satisfaction, on reconnaît les ratés.

J'étais désinvolte et mal renseigné au point de croire que le CAPES, comme un diplôme, ne vous engageait à rien et que vous en étiez titulaire à vie. Quand je sus qu'avec ce

diplôme-là il *fallait travailler!* Ce n'était pas un moyen comme un autre de gagner de l'argent à peu près honnêtement, non, c'était l'obligation de le faire, au plus tard un an après l'obtention du concours, sous peine d'en perdre le bénéfice. Mais le sentiment de n'être qu'un pauvre type m'invitait à la résignation : quand on se jure digne des mines de sel et qu'on est entraîné vers un quelconque collège de banlieue, on a tendance à se laisser faire. Je ne savais pas encore, hélas! que l'enseignement était une pénitence à côté de quoi l'extraction du sel gemme à la main pouvait passer pour le divertissement idéal des petits et des grands. Je négligeai donc de solliciter un délai pour rater une nouvelle fois l'agrégation, et me résolus à devenir professeur stagiaire dès la rentrée des classes suivante. *Professeur stagiaire!* le rêve de tout homme qui se respecte.

Autre signe de désinvolture et d'aveuglement sur mon sort : je ne m'avisai que dans les derniers jours du mois d'août que l'année de stage à l'IUFM comprenait non seulement

une partie théorique et des périodes dites « d'observation » (au fond de la classe de l'enseignant qui les accueille, les stagiaires scrutent de leurs petits yeux sournois les façons de faire du maître) — mais aussi *la prise en charge d'une classe à l'année*. Autrement dit, il allait falloir, quelques jours plus tard, s'occuper seul de vrais élèves, en chair, en os et en survêtement. J'en éprouvai une joie si pure et si profonde que ma vocation, dès cet instant, ne fit plus aucun doute pour moi : je n'étais pas fait pour ça. Cette certitude ne fut pas ébranlée par l'annonce de mon affectation au collègue Truc, classé en « Zone violence » — ce qui avait du moins le mérite, rare dans l'Éducation nationale, d'être clair. « Zone violence », ce n'est pas « Ambition réussite » ni « à Éduquer en priorité », appellations hypocrites s'il en est, non, « Zone violence », ça dit bien ce que ça veut dire, ça vous regarde droit dans les yeux et ça n'essaie pas de vous faire croire que tout va bien se passer.

Le collègue Truc était situé à une demi-heure

de bus de chez moi, à la frontière entre un quartier calme et un quartier moins calme, la majorité des élèves habitant dans le second. Le jour de la prérentrée, je découvris un établissement dont les locaux venaient d'être refaits; je rencontrai un principal qui n'était pas antipathique et des enseignants qui avaient l'air de s'apprécier. Les choses ne se présentaient pas si mal. Mais je n'allais pas tarder à m'en rendre compte : le vrai problème, dans les collèges, ce sont les élèves. On m'informa qu'une classe de sixième me serait confiée dès le surlendemain, et que je passerais avec elle six heures chaque semaine.

*

Dans la salle des profs du collège Truc, les listes de classes viennent d'arriver. Les profs échangent leurs impressions : « Méfie-toi de lui, je l'ai eu l'an dernier, il peut te foutre une classe en l'air »; « Elle, c'est une bonne élève, mais sépare-la de Nadia : ensemble c'est des

vraies pipelettes», etc. J'entends alors une petite bonne femme dire à une stagiaire : « Eddy Charnard? Il est dans ta classe? Alors lui, attention! C'est une sale bête. Une sale bête. »

Ma première réaction est un mélange de surprise et de dégoût : fi! comment cette pouffiasse peut-elle penser une chose pareille? Mais ce qui m'étonne surtout, rétrospectivement, c'est que la pouffiasse en question n'ait pas craint de claironner sa pensée en salle des profs. La comparaison des élèves avec des animaux était en effet inévitable, ne serait-ce que pour des raisons d'ordre olfactif. Et puis il y avait cet esprit si parfaitement grégaire, cette défaite permanente de l'intellect devant l'instinct, ces comportements relevant moins des sciences humaines que de l'éthologie. C'est ainsi qu'il valait mieux, lorsqu'on était élève au collège Truc, ne pas tomber dans les couloirs aux heures où un flux de plusieurs classes les parcourait, car la coutume voulait que l'individu tombé au sol fût volontairement piétiné par le troupeau — qui revenait si nécessaire

sur ses propres pas —, dans une atmosphère de sacrifice primitif que les surveillants avaient toutes les peines du monde à dissiper.

J'assistai peu après la rentrée à une bagarre, dans les couloirs, entre un surveillant et un élève. Ce n'était pas un adulte qui essayait de maîtriser un enfant colérique, non, c'était deux êtres humains qui vidaient leur querelle de la plus efficace des façons, un coup de poing dans la face, un coup de pied dans les génitoires, et que je te saisis par le col, et que je te plaque contre le mur, prends ça dans le ventre et dans les genoux. Pour moi qui avais connu l'enseignement privé, où tout est très hiérarchisé, où, par exemple, les élèves ne couchent avec les professeurs que sous la menace, il y avait quelque chose de touchant, de poignant même, à voir qu'au collège Truc nous étions tous égaux, et qu'à ce titre élèves et adultes pouvaient régler leurs différends sans protocole.

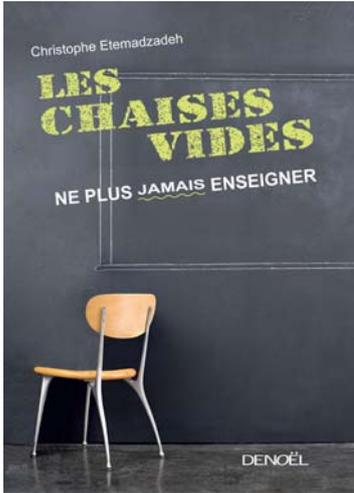
Les classes étaient constituées par niveau, au collège Truc, c'est-à-dire qu'il y avait en gros deux classes de sixième présumées bonnes, deux moyennes et deux mauvaises — la mienne étant supposée moyenne. À l'IUFM, ils disaient qu'une telle répartition était interdite, et en général ils trouvaient cette interdiction justifiée. Moi je n'avais pas d'avis sur la question, et ça n'a pas changé. D'ailleurs, mettons-nous d'accord tout de suite, ça m'évitera de radoter : si vous vous demandez quelle est mon opinion sur un sujet quelconque et que ce que je raconte ne vous permet pas de le déterminer, partez du principe que je m'en fiche complètement, vous ne vous tromperez pas souvent.

Cela dit, il est tout de même curieux que des pratiques censées être interdites aient été tolérées dans les deux collèges où j'ai enseigné (sans parler d'un troisième où j'ai passé une journée avec l'IUFM). Au collège Truc, il y avait une finesse supplémentaire, c'est que les classes de sixième étaient reconstituées à

Composition : Dominique Guillaumin, Paris
Achevé d'imprimé
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne en août 2009.
Dépôt légal : août 2009
Numéro d'imprimeur :

ISBN 978-2-20726149-1 / Imprimé en France

169572



Les chaises vides

Christophe Etemadzadeh

Cette édition électronique du livre
Les chaises vides
de *Christophe Etemadzadeh*
a été réalisée le 17/02/2010 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juillet 2009
(ISBN : 9782207261491)
Code Sodis : N42364 - ISBN : 9782207101391